

LE GATEAU DES ROIS (*)

ANECDOTE BRÉSILIENNE

En l'année 188..., un navire étranger abordait à Buenos-Ayres et, quelques jours après, remontait à Montevideo.

Le capitaine, homme d'âge mûr, d'un grand air de distinction quoi qu'il fit pour ne point le laisser paraître, après avoir donné ses ordres à son lieutenant, résolut de parcourir le pays par chevauchées, longeant les côtes, avec Porto-Alegre dans le Rio-Grande do Sul comme destination.

Son navire devait-il le rejoindre, ou le noble officier voulait-il le retrouver à un voyage subséquent ?

Nul que lui ne le sait : mais le navire, peu de jours après ce que nous rapportons, périt corps et biens, et jamais, depuis lors, on n'entendit parler de son capitaine.

Son auguste Famille en porte encore le deuil.

* *

Le capitaine, s'étant procuré un de ces bons chevaux de montagnes si renommés dans les pays du sud, quitta Montevideo se dirigeant vers le nord-est ; il avait plus de six cents kilomètres à faire, soit cent cinquante lieues, avant d'atteindre la jolie ville de Rio-Grande do Sul où il comptait se reposer quelques jours.

Cette distance ne pouvait l'effrayer, lui, rompu dans ses montagnes à tous les exercices les plus violents, lui qui, devant la grandeur de l'homme image de Dieu, cet homme fût-il le plus misérable bûcheron, avait déposé sa couronne, repoussé ses titres, abandonné la gloire, les honneurs, pour n'être à son tour qu'un homme parmi les hommes.

S'il fut blâmé, peu importe à sa grande âme : il souffrait de voir souffrir, il voulut partager les souffrances des pauvres. Il les éleva jusqu'à lui en s'abaissant jusqu'à eux.

Nous trouvons qu'il a bien fait.

Il employa près de trois semaines à faire le trajet dont nous parlons, allant à petites journées, chassant parfois par manière de passe-temps, forcé aussi, d'autres fois, à faire de grands détours quand une rivière ou un torrent lui barrait la route.

Le pays, avec sa flore d'une merveilleuse richesse, ses accidents de terrain, lui plaisait infiniment. Il ne s'arrêtait qu'aux fermes, où il demandait l'hospitalité qui ne lui était jamais refusée, et qu'il savait récompenser largement sans offenser. Durant le jour, il se reposait auprès d'un bois ou un bouquet d'arbres, étudiant l'*ubaia* ; le *chibetan* dont la hauteur atteinait 70 pieds ; les *jequitiba rosa*, *vermelho* et autres atteignant aussi 70 pieds ; la grande liane arborescente servant en ébénisterie et que les Brésiliens appellent *tapiqui-rana*, les arbres à caoutchouc, *seringueira*, de trente à soixante pieds de haut ; l'*ibira-piranga*, nom signifiant en guarani bois rouge, à cause de sa belle couleur rouge vif, etc., etc.

L'Uruguay et la province de Rio-Grande do Sul jouissent, grâce à leur sol montagneux et près de l'Atlantique, d'un climat plus tempéré, plus sain, que celui des autres provinces du Brésil ; le Rio-Grande do Sul est presque entièrement livré à l'élevage de la race bovine, et l'on y cultive très peu de céréales. Le maïs, le coton, le riz, le café et le tabac y poussent cependant bien.

Le capitaine, après avoir passé les fêtes de Noël à la ville de Rio-Grande do Sul, continua sa route vers le nord-ouest du grand lac dos Patos, vers la ville de Pelotas bâtie sur ce lac.

Le 5 janvier, il frappait à la porte d'une ferme dont l'extérieur avenant lui plut.

Son cheval, les entraves aux pieds, fut mis avec ceux du colon, et la ménagère s'empressa de préparer quelques mets au manioc si succulent, tout en garnissant de fines herbes des tranches de bœuf boucané des plus appétissantes.

Le fermier venait de rentrer. Avec une grande

aisance, une urbanité exquise, il souhaita, en portugais, la bienvenue à son hôte qui le remercia vivement.

Après quelques banalités sur le temps et les affaires, le capitaine, voyant des livres sur la table du salon où ils se trouvaient, en prit un et ne put retenir un vif mouvement de surprise en voyant le titre : *Galileistudien*, de Grisar, imprimé à Ratisbonne. En prenant un autre, il lut encore : *Aegypten und die Bucher Moses*, de Ebers.

— Comment ces livres sont-ils ici ? demanda-t-il.

— Ces livres sont à moi, répondit le fermier. Mon plus agréable passe-temps est de lire pour me reposer de mes fatigues.

— Mais alors, dit le capitaine en employant la langue allemande, vous êtes Allemand ?

— Pardon, Monsieur, dit le fermier en se servant du même idiome, je suis Autrichien.

— Autrichien ! s'écria l'officier. Laissez-moi vous serrer la main...

Sa voix tremblait, il semblait violemment ému.

— De quelle partie de l'Autriche êtes-vous ? demanda-t-il après quelques instants de silence.

— J'habitais près de G..., capitale de la S... — Mais vous-même, Monsieur, êtes-vous également Autrichien ?

— Oui, et nous sommes tout à fait compatriotes.

— Eh ! bien, tant mieux. Je ne repousse aucun voyageur, mais je suis doublement heureux de recevoir un frère.

Une gracieuse jeune fille vint dire à son père, en allemand aussi, que le repas était servi. On passa donc à la chambre à manger, où le fermier présenta au capitaine sa famille composée de trois robustes garçons dont l'aîné avait 22 ans, le plus jeune 19 ; et trois demoiselles de 15 à 18 ans. Vraies demoiselles quant à l'instruction et à la manière de se vêtir ; mais habituées à tous les travaux d'intérieur, et même aux soins des animaux de basse-cour, le père et la mère, dans leur sagesse, les ayant formées de cette intelligente manière.

Le repas fut gai, chacun s'efforçant de plaire à l'étranger dont l'aspect en imposait à tous. Il se faisait cependant tout simple, tout bon : son extraction perçait en dépit de tous ses efforts.

Malgré cette prévenance de ses hôtes, il avait cru remarquer des moments de contrainte, des regards anxieux entre le fermier et sa femme, ou des enfants entre eux.

Trop discret pour questionner, il résolut d'attendre les confidences, s'efforçant de gagner la confiance de ces bonnes gens.

Après le repas, tous passèrent à la véranda où le café fumait, et où les cigares attendaient.

La conversation était générale. Tout à coup, Elisabeth, la plus jeune des filles et la plus rieuse, dit à son père :

— C'est demain la fête des rois : n'y penses-tu plus, papa, maintenant surtout que nous avons l'hôte attendu ?

— Oui, certes, ma belle, j'y ai pensé... malgré la peine dans laquelle nous sommes.

— Mais, papa, reprit l'aîné des garçons, Charles, ne peux-tu donc trouver un moyen de terminer cette affaire ?

— Hélas ! mon fils, tout est perdu, cet individu a déclaré, sous serment, ce matin, ne me rien devoir.

— Est-ce possible, père ! dit le troisième, Franz. Et la terre n'a pas englouti ce parjure ?

— Dieu laissé souvent aux méchants le temps de se repentir.

— Mais, papa, dit Albert, le second, c'est pour nous...

— La ruine, oui, mes enfants. Mais nous travaillerons, nous recommencerons ; tout en bénissant Dieu de ce qu'il nous a frappés, nous lui demanderons de nous donner le pain de chaque jour.

Le capitaine était non seulement éclairé sur les causes de la tristesse ; mais tout édifié de cette foi robuste.

Lorsqu'il fut seul avec le père, il revint sur ce fait, et sut que le fermier, pour tirer d'un très mauvais

pas un de ses riches voisins, lui avait prêté une somme représentant toute sa fortune, mais avait négligé de... se faire donner un reçu.

— Depuis trente ans, dit le fermier, je travaillais à amasser cette somme. Je sais que quarante *contos* (environ vingt mille dollars) c'est peu de chose : mais c'était tout ce que je possédais.

Le capitaine fut ému, plus encore de la résignation de ces bons chrétiens, qu'à la fourberie de leur voisin.

Il eut des paroles sorties du cœur pour le brave fermier qui ne savait comment lui exprimer sa gratitude.

Le lendemain, au dîner, fut servi le traditionnel gâteau des rois, et, coïncidence étrange, ce fut le capitaine qui eut la fève. Il choisit pour reine la gentille Elisabeth, et sut, par sa gaité, son esprit, apporter une douce diversion à la peine de cette famille.

Après le dîner, qui avait été prolongé pour la circonstance, il pria Charles d'aller lui chercher son cheval. S'avançant vers Elisabeth :

— C'est la coutume, gentille reine, que le roi régale ses sujets : c'est à vous—puisque je pars—que je donne la régence, vous suppliant de vous conformer à mes instructions que voici. Vous en prendrez connaissance après mon départ.

Il lui remit un pli cacheté.

Les adieux furent touchants, ces bonnes gens s'étant sentis une grande sympathie pour cet étranger si plein de délicatesse.

* *

Le cheval emportait son cavalier en un galop furieux. On ne distinguait plus qu'un point à l'horizon, quand Elisabeth songea à décacheter le pli qu'elle tenait toujours à la main.

— Vois donc, papa : qu'est-ce que cela ? dit-elle.

Le père, prenant le papier, lut :

Bon pour quarante-quatre *contos* payables par la banque de..., à P..., à Mlle Elisabeth...
De la ferme de..., le 6 janvier 188...

Et c'était signé simplement : JEAN.

Un autre billet, que l'enfant n'avait pas vu, fut trouvé par le père dans l'enveloppe déchirée. Ce billet portait :

FÊTE DES ROIS 188...

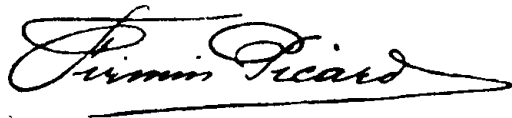
Mademoiselle,

Permettez-moi de vous prier d'être mon intermédiaire auprès de monsieur votre père, et de lui faire accepter, comme souvenir de moi, comme signe même de ma gratitude pour le bien qu'il m'a fait par sa résignation si touchante, le modeste chèque ci-inclus. Je désire que quatre *contos* soient réservés pour votre dot, le reste devant aller à la communauté.

Avec profond respect, mademoiselle, je vous baise les mains.

C'était signé aussi et simplement : JEAN.

Inutile de dire la joie de ces fervents chrétiens. Il est bien sûr qu'aujourd'hui encore ils ne manquent point, dans leurs prières en commun, de recommander le mystérieux Jean.



RECTIFICATIONS

A notre numéro 764 du 24 décembre dernier, page 531, à la deuxième stance de *Jésus-Noël*, 2e vers, il faut lire :

Puis j'ai placé mon bas sur la bergère.

3e vers, il faut lire :

Petit Noël, souviens-toi bien de moi.

Dernière stance, 2e vers :

...J'entends chanter les anges.

Dans notre numéro 765, nous signalerons seulement page 546, 2e colonne, 8e ligne, un verbe pour un autre : "pour montrer..." au lieu de : "...pour demander..."

Qu'on nous pardonne ces distractions.

(*) Reproduction interdite.
Les noms des villes sont changés.